

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Gérald Godin
Une vie réussie (1938-1994)

Jean Royer

Numéro 76, hiver 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38367ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Royer, J. (1994). Gérald Godin : une vie réussie (1938-1994). *Lettres québécoises*, (76), 7-7.

H O M M A G E

Gérald Godin : une vie réussie (1938-1994)

GÉRALD GODIN VIVAIT PRÈS DES GENS comme il était près des mots. Poète, journaliste, éditeur, homme politique, il n'a jamais cessé de chercher et de défendre la vérité et, en cela, il faisait confiance à la poésie comme à la part humaine du langage. Dans ses écrits comme dans ses actions, il faisait confiance à l'humain et gardait forte l'espérance de vivre. «Je suis un optimiste. Forcené», me disait-il au cours d'un entretien qu'il m'accordait pour *Le Devoir* en 1986.

Dans son dernier recueil de poèmes, *Les botterlots*, que j'ai eu l'honneur de publier il y a un an à peine, à l'Hexagone, il écrivait : «La langue de ma mère / a des mots pour tout.» Dans ce qu'il appelait «la grande famille des mots», il chérissait particulièrement le mot «liberté». C'est cette valeur qui l'a fait poète et homme d'action et qui l'a fait mener sa vie jusqu'au bout, avec le courage que l'on sait.

Après une première opération au cerveau, il y a onze ans, il a dû réapprendre à parler et à faire travailler ses synapses. Il ne s'en est pas caché dans ses derniers poèmes. Pour lui,

la vie était langage. Pour lui, engagement et langage étaient synonymes. Voilà comment il était poète. Entièrement et jusqu'au bout des mots.

Gérald Godin parlait des «mots citoyens» quand on lui posait la question de la relation entre la poésie et la politique. Dans un texte écrit pour *Le Devoir* en avril 1980, il répondait ainsi :

La question n'est pas de savoir ce que les poètes font en politique, mais bien plutôt ce que la politique fait aux poètes. Quant à moi, au cœur d'une mêlée dont je n'imaginai pas la millième partie, je n'ai plus le choix. Je suis dans la politique comme d'autres sont dans la finance. Je ne me possède plus.

Il décrivait de la même façon son appartenance au langage :

Les mots sont citoyens de la poésie. Innombrables, imprévisibles, vivants, dynamiques, changeants, intraitables et qui, au fond, dominent absolument ceux qui croient s'en servir.

Sa poésie, réunie à l'Hexagone sous le titre *Ils ne demandaient qu'à brûler*, nous laisse justement la voix tourmentée et chaleureuse, mais aussi personnelle et familière, d'un homme qui a lié sa parole à celle de son peuple et à celle de tous les humains. Dès ses poèmes écrits en joual, c'est-à-dire en «langue verte et populaire», les *Cantouques*, il oubliait sa propre voix pour s'investir de la langue des dépossédés qu'il a toujours voulu défendre. Sa vérité était de ce côté-là.

Mais derrière la simplicité de langage qu'il adopta par la suite se cachait un grand travailleur de l'écriture et des rythmes. Admirateur de

Rutebeuf, d'Esra Pound et de Saeffert, le Tchèque, Godin a composé le chant d'un appétit de vivre et d'un voyage exemplaire au cœur du langage. L'histoire des mots à travers les peuples et les langues le fascinait. Il y apprenait toute l'aventure humaine. Il me disait :

Ce que j'aime le plus dans la culture, c'est l'histoire d'un mot à travers les personnes et les patois. C'est peut-être la plus belle aventure humaine qui existe. Je dis «humaine», parce que les mots sont le produit de l'être humain. La plus belle aventure, c'est celle-là, qui est comprise dans l'aventure des personnes.

Fils d'un médecin qui écrivait des alexandrins, Gérald Godin a été l'un des poètes les plus libres et inventifs de sa génération, celle de *Parti pris*, une revue qu'il a cofondée et dont il a dirigé ensuite les éditions. *Parti pris* a édité Chamberland, Major, Jasmin, puis Gauvreau. Godin et ses amis ont accompli une révolution du langage qui fut en même temps sociale et politique.

Quant au journalisme, il provoquait la réflexion de Gérald Godin dans tous les sens. Culture, syndicalisme et politique furent ses territoires explorés avec rigueur et vigueur. Le journaliste du *Nouvelliste* de Trois-Rivières, puis du *Nouveau Journal* de Montréal, du *Québec-Presse* des syndicats et du *Jour* du Parti québécois, cultivait l'ironie et l'enquête avec une sincérité inépuisable. Il aura aussi l'occasion d'engager à *Québec-Presse* Réjean Ducharme, qui deviendra son ami. Il sera le scénariste du film d'Arcand *On est au coton*. Il sera le chercheur de Wilfrid Lemoine à la télévision de Radio-Canada. Il sera journaliste comme on cherche la vérité. Modestement et sans prendre la pose. Il sera journaliste comme on est boxeur ou poète : en vous regardant droit dans les yeux.

Mais le journalisme ne débouche pas sur l'action, s'est-il plaint un jour. La politique sera pour lui un chemin naturel vers les autres. Il servira son peuple avec la plus grande générosité. Sans tricher, sans s'esquiver jamais, sans éviter les dures questions de la réalité des autres, de tous les autres. Lui qui fut d'abord un collaborateur de *Cité libre*, il fut converti à l'indépendance du Québec par Gaston Miron, avant de fonder *Parti pris*. Sincère en politique comme dans tout ce qu'il faisait, il voyait le Québec en grand, comme un monde complet et indépendant sur la planète. Avec beaucoup d'intelligence et d'ouverture, avec une tendresse aussi à laquelle personne ne pouvait résister.

Gérald Godin nous laisse le souvenir d'un homme vrai, entier, sincère et fidèle. Il nous laisse aussi en héritage sa poésie, qui est une vie réussie. 🐣

Jean Royer



Gérald Godin